

LE GLOBE

Revue genevoise de géographie

Tome 152

VILLE ET LITTÉRATURE :

Image et expérience des métropoles

Département de Géographie et Environnement
Université de Genève

Société de Géographie de Genève

2012

**POLITIQUES LITTÉRAIRES DU VOYAGE :
LES BOULEVARDS DES MARECHAUX DE TILLINAC
ET DE ROLIN (PARIS)**

Filippo ZANGHI

Université de Lausanne

Résumé : *Deux expériences littéraires, quasiment simultanées, ont été menées sur "les Maréchaux", les boulevards extérieurs parisiens, autour de l'an 2000. Cette coïncidence temporelle et spatiale est précieuse : elle permet de mesurer les écueils et les apports liés à une faculté de "voir la ville", aujourd'hui largement partagée, mais dont les écrivains sont les détenteurs historiques. En interrogeant la dimension sociale de ces voyages de proximité, c'est-à-dire la relation d'altérité que cette pratique institue avec les hommes qui sont dans la ville, une politique peut être mise au jour, et la précarité d'un horizon commun.*

Mots-clés : *Paris ; pittoresque social ; Rolin ; Tillinac ; voyage ; littérature et politique.*

Abstract : *Two almost simultaneous literary experiments were conducted around the year 2000 on the exterior Parisian boulevards, known as "les Maréchaux" ("the Marshals"). This temporal and spatial coincidence is especially valuable in that it serves to assess the pitfalls and the contributions relating to an ability to "see the city" that is now widely experienced, but of which writers are the historical custodians. Examining the social dimension of these "propinquitous travels" (journeys to nearby destinations), meaning the distancing that this practice institutes with the people inside the city, serves to reveal a policy and the precarious nature of a shared horizon.*

Keywords : *Paris ; social picturesque ; Rolin ; Tillinac ; travel ; literature and politics.*

*Pourquoi a-t-on donné des noms de vainqueurs
à ces lieux incertains ?*

(Modiano, 1985 : 168)

Deux regards sur les Maréchaux

Pour Philippe Hamon, ce sont "les écrivains qui ont commencé, quelque part entre la fin du XVIII^e siècle et le début du XIX^e siècle, à 'voir la ville'" (Hamon, 1994 : 5). Louis-Sébastien Mercier ne songeait-il pas, déjà, que "la vie parisienne est peut-être, dans l'ordre de la nature, comme la vie errante des Sauvages de l'Afrique et de l'Amérique"¹ (Citron, 2006 : 131) ? Plus tard, en Angleterre, c'est Dickens, entre autres, qui a instauré ce mode d'appréhension de la ville. On peut citer *Dombey and Son*, où certains quartiers de Londres apparaissent comme "the filthiest, the strangest, the most extraordinary of the many localities that are hidden in London, wholly unknown, even by name, to the great mass of its inhabitants" (Collins, 1983 : 114). Grâce aux écrivains, un tel regard s'est construit et s'est modulé historiquement.

L'un des aboutissements de cette histoire est ce que l'on convient d'appeler le tourisme du proche. Aujourd'hui, en effet, "en plus des formes courantes de consommation comme le shopping, les sorties au restaurant et au théâtre, les visites au musée, il existe une forme de consommation par le regard", qui doit être rapportée, plus généralement, à "la tendance qui consiste à tout envisager de manière touristique, y compris l'architecture, dans l'intention principale de donner aux individus la possibilité de goûter à une ambiance" (Ibelings, 2003 : 154 et 147). Laurent Matthey, de son côté, suivant un fil qui mène du *Spectator* de Joseph Addison au roman *Univers, univers*, de Régis Jauffret, puis aux paroles recueillies de la bouche d'usagers ordinaires de l'agglomération genevoise, est parvenu à montrer comment ces derniers mobilisent, spontanément et intuitivement, une technique déambulatoire qui nous offre, en substance, les moyens de nous éprouver différemment au gré de lieux différents, criminel en puissance dans tel café poisseux, cosmopolite quand nous approchons d'une épicerie orientale et toujours photographe en imagination, ici de façades découpées sur le ciel, là de ruisseaux en miniature sur le bord d'un trottoir. Matthey admet avoir dressé, non le portrait de n'importe quel usager, mais celui "d'agents

intermédiaires des catégories socio-professionnelles", agents qui contribuent dans une large mesure à la gentrification des villes. En d'autres termes, on s'intéresse au "point de vue de consommateurs d'aménités et d'urbanités propres aux villes centres" (Matthey, 2008 : 426).

Au printemps de l'an 2000, Denis Tillinac parcourt, en une seule journée, l'entier des "boulevards des Maréchaux" et publie, dans la foulée, un livre homonyme. Ces boulevards – on peut dire, plus simplement, "les Maréchaux", mais on parle aussi des "boulevards extérieurs" – forment une ceinture longue d'environ trente-cinq kilomètres qui fait le tour de Paris sur l'emplacement des anciennes fortifications. Chacun des tronçons de cette ceinture, ponctuée de différentes "portes", prend le nom d'un Maréchal d'Empire. Ainsi, l'écrivain traverse chacun des arrondissements périphériques de la capitale, dans le sens contraire des aiguilles d'une montre, du 12^e jusqu'au 13^e, donc via les 20^e, 19^e, 18^e, 17^e, 16^e, 15^e et 14^e arrondissements. Dans son livre, il alterne propos biographiques sur les Maréchaux et notations descriptives sur chacun des boulevards qui portent leurs noms.

Quelques mois auparavant, Jean Rolin s'est lancé dans une entreprise comparable, bien qu'elle soit beaucoup plus intensive qu'extensive. Dans le livre intitulé *La Clôture*, en effet, un narrateur nous relate la mise en œuvre du "projet assez vaste et confus d'écrire sur le maréchal Ney du point de vue du boulevard qui porte son nom", mais aussi, "ce qui revient au même (au moins sous le rapport de l'ampleur et de la confusion), d'écrire sur le boulevard qui relie la porte de Saint-Ouen à la porte d'Aubervilliers, mais du point de vue présumé du maréchal Ney" (LC : 18-19). Ici, la portion des Maréchaux qui est privilégiée ne s'étend que sur cinq kilomètres environ. Et le texte abonde en références temporelles absolues, lesquelles permettent d'affirmer que l'écrivain se meut très régulièrement dans le secteur tout au long de l'année 2000.

Tillinac et Rolin sont, comme les usagers ordinaires, des "consommateurs d'aménités" urbaines. Pourtant, je ne les envisage pas, a priori, comme des touristes du proche : je les considère plutôt comme des voyageurs de proximité. Il ne s'agit pas de dire (ou pas seulement) que les consommateurs ordinaires s'en tiennent aux villes centres, tandis

que les écrivains s'en vont, très souvent, en périphérie. Il m'importe surtout de noter que ces écrivains ne mobilisent pas *spontanément*, comme les autres usagers, leur "technique" de déambulation urbaine. Si le voyage est entendu comme une pratique "donn[ant] au voyageur l'occasion d'observer un *différentiel* entre ici et là-bas, entre les connaissances qu'il emmène et celles qu'il rapporte" (Reichler, 2005 : 26 ; c'est l'auteur qui souligne), alors ce "*différentiel*" est, chez les écrivains, institué plus qu'observé : il est observé, en somme, "avec préméditation".

Cela dit, les deux expériences qui sont menées ne sont pas, l'une avec l'autre, sur un pied d'égalité. Outre la question de la valeur littéraire, qui n'est pas mon objet, mais qui informe certainement ma lecture, il me paraît (je viens de le suggérer) que l'expérience de Rolin est plus intense que celle de Tillinac. Celui-ci ne se propose rien de plus qu'une "balade" sur les Maréchaux (*BM* : 12), tandis que celui-là définit et délimite soigneusement ce qu'il présente comme le "territoire sur lequel j'interviens" (*LC* : 26). Bien qu'une promenade ne soit pas une intervention, je propose, à titre heuristique, d'envisager ici la première comme une modalité de la seconde. Autrement dit, j'aimerais montrer en quoi la "balade" de Tillinac est comme le degré zéro de l'"intervention" littéraire dans la ville contemporaine, telle que la pratique, à mon sens exemplairement, un Rolin. Par là, j'espère donner un aperçu actualisé des écueils et des apports liés à cette faculté de "voir la ville" dont les écrivains sont les détenteurs historiques. Je me bornerai, toutefois, dans ce qui suit, à la dimension sociale des paysages traversés.

Tillinac et le pittoresque de la zone

Denis Tillinac est né à Paris en 1947, mais sa famille est corrézienne. Diplômé de l'Institut d'études politiques de Bordeaux, il a été journaliste à *La Dépêche du Midi* et à *La Montagne* pendant les années 1970, plus tard au *Figaro*. Il tient aujourd'hui, entre autres, une chronique hebdomadaire dans le magazine *Valeurs actuelles*. De 1992 à 2007, il a dirigé la maison d'édition La Table Ronde. Ami de Jacques Chirac, il occupe, entre 1995 et 1997, la charge de "représentant personnel du Président de la République française au Conseil permanent de la francophonie". Littérairement, il se situe dans la lignée des "Hussards",

dont les représentants les plus fameux – Roger Nimier, Jacques Laurent, Antoine Blondin – s'étaient, en leur temps, ligüés contre Jean-Paul Sartre et ses épigones, pour défendre la pratique d'une littérature non engagée, de facture traditionnelle et puisant aux sources de l'histoire de France. Dans ses romans, Tillinac met en scène des amours et des relations familiales orageuses, des réconciliations ; il décrit les paysages de la Corrèze ; il s'émeut, se lamente, exalte la grandeur de la France ou s'afflige de son irrémédiable déclin. *Boulevards des Maréchaux* peut être considéré comme une sorte de parenthèse non fictionnelle. C'est un texte bref, paru chez un éditeur confidentiel.

Le titre du livre l'inscrit d'emblée dans une visée du commun. Ce *commun* peut s'entendre aussi bien dans le sens des *gens du commun* que dans celui de la collectivité. D'abord, il y a le boulevard extérieur. Un simple boulevard. Ensuite, il y a les Maréchaux : ceux qui ont donné leurs noms aux sections du boulevard. Ceux-ci étaient issus, très souvent, de "la plus humble piétaille" (*BM* : 21). En outre, dans ce "voyage", on arpente le boulevard dans sa totalité et l'on évoque tous les Maréchaux, de Soult à Poniatowsky, en passant par Ney et Gouvion-Saint-Cyr. Si bien que l'on fait le tour de Paris. Cette boucle est, en soi, un indice supplémentaire de la visée du commun, qui est aussi une visée unitaire.

Le but de Tillinac est le suivant – ce sont les derniers mots du récit : "Faire le petit tour de mes songeries impériales" (*BM* : 139). Les Maréchaux qui ont donné leurs noms aux sections du boulevard sont tous des Maréchaux d'Empire. Le récit de voyage se veut aussi un "petit tour" dans l'histoire de France. Il est une occasion de s'arrêter sur une période faste et glorieuse de cette histoire. Aux yeux de l'écrivain, les boulevards des Maréchaux sont donc un lieu de mémoire. Dans l'ensemble, en effet, le travail d'écriture consiste à remotiver chacun des noms qui leur ont été attribués, afin de rendre à l'espace une épaisseur, ou mieux, une identité collective. Au terme du récit, le "petit voyage" apparaît comme un très pâle analogue "d'une épopée à tous égards faramineuse" (*BM* : 135) et les identifications successives se résorbent avec Napoléon, dont "la comparution nous oblige" (*BM* : 137).

Deux espaces sociaux alternent au cours du récit : l'espace du boulevard et celui des cafés, où le promeneur s'arrête, à intervalles réguliers, pour faire une pause et se sustenter. Dans la rue, on voit "des

Africains, pour l'essentiel" (BM : 33) et l'on se demande : "D'où viennent ces migrants ?" (BM : 36-37). A l'ouest de la ville, ce sont, au hasard, "deux petites filles en tenue de tenniswomen [...] accompagnées d'une nounou voilée, qui porte les raquettes" (BM : 71) ; et, devant tels "pavillons à deux étages, très chasse royale, de l'autre côté du boulevard", à nouveau l'on s'interroge : "Quelle sorte de riches gîtent là ? Des nouveaux ? Des anciens ?" (BM : 86). Mais on ne va pas plus loin. Au passage, on aura remarqué ceci : "Assise sur un banc, une très jolie blonde, et très 'classe', donne à un bébé un sein veiné de bleu qui rappelle les arabesques du style Art nouveau" (BM : 76).

Chez Tillinac, en fait, nous avons beaucoup moins affaire à du social *perçu* qu'à du social *donné*. Avec lui, on est toujours "très chasse royale" et "très 'classe'", ou bien "très Quai (d'Orsay) et très paroisse d'Auteuil" (BM : 94). Dans le cas des prostituées, que le narrateur avise très souvent à l'est de la ville, nous sommes d'ailleurs plus près de la réification que de la typification. Observons ce nivellement "des entrepôts, des tours, des putes, des encombrements, des travaux sur le boulevard..." (BM : 47 ; je souligne). Dans la langue, cela se traduit encore par la fréquence des articles définis, comme dans "les gens de peu" (BM : 20). Porte de Clignancourt, "boubous, chéchias, bébés sur le dos de leur mère : c'est l'Afrique" (BM : 53), tandis qu'à l'approche de la porte de Choisy, "l'Asiatique commence à s'imposer" (BM : 124 ; je souligne). Bien entendu, ce qui se donne ainsi nous renseigne moins sur les hommes et les femmes rencontrés que sur les savoirs de départ du "voyageur", c'est-à-dire sur sa connaissance préalable des quartiers périphériques que traversent les Maréchaux : chez Tillinac, le "différentiel" est minimal.

Entrons dans les cafés. Au fil du récit, nous faisons halte dans une "brasserie", une "brasserie-tabac", différents bars, dont un "bar P.M.U.", ainsi que dans un "restaurant" : une petite dizaine de haltes en tout (BM : 12, 19, 25-26, 34, 43, 55, 64, 68, 98 et 124-126 ; les citations qui suivent sont toutes extraites de ces pages). Contrairement à l'espace du boulevard, l'espace des cafés n'est pas segmenté, du moins pas aussi clairement. En effet, des objets, des pratiques et des "habitués" reviennent : le journal "Le Parisien" ; les "bières", le "pastis" et le "tarif moyen" du café ; les cartes à gratter "Rapido" ; le "patron", le "serveur" et les sujets de conversation (le "tiercé du jour", le football et la météo),

etc., etc. De plus, dans un premier temps, c'est parce que les clients "lisent le même journal" que "du coup je vais l'acheter". Cela signifie qu'ordinairement, le promeneur, lui, ne lit pas *Le Parisien*. De même, ici, "on se tutoie, on s'appelle par son prénom, on parle de gens qu'on connaît", mais ce ON est exclusif : "On ? Des Arabes et des Noirs, majoritairement." Là, encore, "un homme de couleur [...] vient de gagner [...] au Rapido. Il [...] me suggère de tenter ma chance. Je n'ose lui répondre que je ne sais pas jouer au Rapido."

Pourtant, au fil de la journée, la ligne de démarcation s'estompe. Dans ce "restaurant familial", aux "murs voués à la célébration de l'Olympique de Marseille", le promeneur au repos va prendre une part active au "débat d'initiés" qui a pour objet "le règne de Tapie". Et le soir venu, dans le dernier café, quoiqu'il n'aille pas jusqu'à se mettre au Rapido, il "commence à comprendre comment on y joue". Il apparaît ainsi que les cafés forment bien comme une société des Maréchaux et, surtout, que le promeneur, qui d'abord n'en faisait pas partie, finit par s'y intégrer.

Chez Tillinac, il s'agit finalement de réunir, "au gré des comptoirs" (BM : 139), comme au gré du boulevard, les figurants de son paysage. Le dernier figurant, c'est lui-même : "Un écrivain de l'an 2000 sur les boulevards de ceinture" (BM : 138). Le premier était une femme. Une femme de l'an 2000 ? "Une *dactylo* aux lèvres peintes..." (BM : 12). Parmi les autres figurants, il y avait aussi ce "*clodo* assis sur la berge" (BM : 45), et même "deux *zonards* donn[a]nt à boire à un chien tout pelé" (BM : 120). Les trois termes que je viens de souligner sont attestés en français depuis 1923, 1926 et 1930, respectivement. Nous nous sommes donc baladés, entre autres, dans "le Paris populaire de Doisneau" (BM : 53). Et nous avons rencontré des "paumés simenoniens" (BM : 111). Les sociologues parleraient sans doute d'un "retard des représentations et des images sur la réalité" (Chamboredon, 2001 : 482). Je parlerais plutôt, pour ma part, d'un défaut de décentrement. Mais l'essentiel est que l'on ne se défend pas ici, et qu'il ne faut pas se défendre, d'apprécier et de s'approprier ce que l'on peut appeler le pittoresque de la zone.

Les "délaissés" de Rolin

Jean Rolin est né en 1949 à Boulogne-Billancourt. Fils d'un médecin militaire, il passe une partie de son enfance en Bretagne, chez sa grand-mère, une autre au Sénégal, avec son père. De retour en France, il étudie au lycée Louis-le-Grand et intègre une organisation qui devient, après 1968, la Gauche prolétarienne, d'obédience maoïste. Ce sont des années de clandestinité, mais aussi d'addictions diverses. Plus tard, il exerce le métier de reporter, notamment pour *Libération*, *L'Événement du jeudi* et *Le Figaro*. En parallèle, il commence à écrire. Là, l'ambition documentaire et topographique, présente dès le début, s'écarte progressivement de la veine romanesque. *Zones*, plus tard *La Clôture* ou *Terminal Frigo* vont imposer, avec la récurrence de territoires interstitiels, de friches et d'autres espaces postindustriels, une manière plus ethnographique. Souvent considéré comme un écrivain-voyageur, appellation qu'il conteste, Rolin publie des récits qui lui valent une certaine reconnaissance : il est aujourd'hui l'un des auteurs phare des éditions P.O.L.

Au regard de son homologue tillinacien, le narrateur de *La Clôture* propose l'inventaire d'une humanité très différenciée. Pour ce qui concerne, par exemple, les prostituées, qui se distinguent grosso modo, chez Tillinac, en "putes d'origine slave", ou "noire" (*BM* : 39, 45), ici "les parages de l'entrée nord du tunnel [piétonnier qui relie les deux rives du boulevard] sont régulièrement fréquentés par des prostituées, le plus souvent originaires d'Albanie, de Moldavie ou d'autres pays d'Europe de l'Est", alors que, plus loin, "sur la rive opposée du chemin de fer, le trottoir sud du boulevard Ney, peu fréquenté par les piétons, l'est régulièrement, en soirée, par des prostituées de nationalité française, de plus en plus soumises à la concurrence de prostituées africaines plus jeunes et moins regardantes" (*LC* : 24, 27).

Ce narrateur-ci s'attache, en particulier, à la mise en évidence de sociabilités que la topographie avait annoncées comme étant parfaitement improbables. Très vite, il note que "le bowling qui occupe le rez-de-chaussée du parking à plusieurs niveaux coïncé entre le périphérique, l'échangeur, le boulevard Ney et la voie de chemin de fer coupant celui-ci en diagonale [...] constitue l'un des rares foyers de sociabilité dans ce secteur de Paris" (*LC* : 35 ; je souligne). Plus loin, il

précise aussi que, "par comparaison avec la porte de Clignancourt – celle des Puces et de la caillera, des sapes et du deal [...] –, la porte de la Chapelle apparaît aujourd'hui comme la porte par excellence des paumés" (*LC* : 103). Mais ces notations ne sont pas les plus remarquables. D'autres, plus affinées, nous apprennent que "durant tout le printemps et l'été de l'an 2000, la section du trottoir resserrée entre la clôture du collègue Utrillo et les palissades du chantier, réduite dans sa partie la plus étroite à un véritable chemin creux, abritait dès la nuit tombée l'un des marchés de crack et d'autres spécialités les mieux achalandés de tout le nord de Paris" (*LC* : 28).

Ou bien ceci :

"C'est le débouché [du] tunnel, et la difficulté de le traverser, qui font que de ce côté du boulevard Sérurier le trottoir n'est que peu fréquenté. Ainsi lorsque Roger, pour faire la manche, se rend avec son chien de la rue de la Clôture au Franprix de la rue Petit, il emprunte toujours le trottoir d'en face, tout comme les supporters de Britney Spears ou de Patrick Bruel, par exemple, quand à l'issue d'un concert au Zénith ils s'efforcent d'apercevoir leur idole" (*LC* : 102).

Ces extraits – sur lesquels je ne m'attarde pas – nous laissent deviner que le narrateur de *La Clôture*, loin de construire, à la manière d'un Tillinac, une sorte de "société des Maréchaux" – que le promeneur parvient à unifier ou à réunifier, au gré des boulevards et de leurs cafés – n'y révèle que de petits, voire de très petits milieux, comme "l'écosystème de la porte de Clignancourt" (*LC* : 100), ou bien la "résidence" de "monsieur Z.", qui est "une armoire électrique, ou quelque chose de ce genre, [...] à l'intérieur de laquelle sont accrochés à différentes hauteurs toutes sortes d'ustensiles" et qui, pour le coup, n'abrite aucun "débat d'initiés" et très peu de conversations ordinaires, puisque son occupant "ne parle que très rarement" (*LC* : 123). Parmi ces petits milieux, ou ces écosystèmes, une place de plus en plus importante est réservée à ce que le narrateur appelle, dans un premier temps, "le pilier de Gérard" (*LC* : 83) ; à ce qu'il évoque ensuite en parlant, par exemple, de "Gérard et des autres usagers du pilier" (*LC* : 136) ; et qui se découvre, finalement, comme "la société du pilier" (*LC* : 182), ce dernier désignant l'un des piliers du boulevard périphérique, lequel redouble, depuis 1973, le boulevard des Maréchaux.

C'est ici que se donne à voir la singularité du travail de Rolin. D'abord, il apparaît que l'écrivain se concentre sur un nombre très restreint d'individus, comme il a délimité soigneusement son "territoire" d'intervention. De fait, il va élever Gérard et les "autres usagers du pilier", pour la plupart S.D.F., au rang de "protagonistes de [son] récit" (LC : 75). Il faut ajouter, ensuite, que nous n'avons pas affaire à des relations de vis-à-vis – où les "indigènes" s'adressent, le plus souvent, quand ils parlent, directement au voyageur – mais bien à des scènes, où les "protagonistes" dialoguent, comme si de rien n'était, alors que le narrateur se tient en retrait².

Au fil du récit, surtout, c'est-à-dire avec le temps, le narrateur nous donne accès à une perception interne, ou *Innensicht*, qui est d'autant plus approfondie qu'il s'est concentré sur ce nombre limité de "protagonistes". Certes, il n'avance "que peu à peu, par bribes, par recoupements de récits parfois contradictoires" et laisse toujours ouverte "une marge relativement élevée d'incertitude" (LC : 95). Cela ne l'empêche pas de retracer une histoire, à la fois sur le plan collectif – depuis l'époque où "les caravaniers de la rue de la Clôture s'étaient côtoyés sur un terrain vague de la rue Denis-Papin, à Pantin" (LC : 69) – et sur le plan individuel, en nous faisant découvrir les aléas de la "carrière" de Gérard, mais encore ses rêves, tel "rêve domestique" ou tel "rêve de travail" (LC : 175, 178), et jusqu'à "son enfance, à Châteaudun tout d'abord, puis à Paris, dans le bas de la rue de Turenne et sous les arcades de la place des Vosges" (LC : 242).

Nous prenons alors connaissance de *trajets sociaux*, celui de Daniel étant le plus abrupt, qui s'étagera, en somme, du temps où il "travaillait de nuit, en qualité de cuisinier ou de chef de rang, dans un restaurant des Champs-Élysées" et où, avec "sa compagne de l'époque [...] employée de mairie, [ils] partageaient dans une banlieue convenable un appartement disposant d'une terrasse, peut-être 'en accession à la propriété'" (LC : 210), jusqu'à ce que soit atteint le présent de l'histoire, "le 7 février [2001]", c'est-à-dire le jour où Robert "l'a trouvé mort à l'intérieur de sa caravane" (LC : 237). Dans l'intervalle, Daniel aura "rencontr[é] Loulou, un type de bonne composition, plus âgé que lui, qui lui [aura] inculqu[é] les premiers rudiments de la 'zone', entendue comme la survie sans domicile et sans ressources" (LC : 211).

La littérature et la cité

Dans son *Manifeste du Tiers paysage*, Gilles Clément s'intéresse à la notion de "délaissé"³. Pour lui, "les délaissés concernent tous les espaces", urbains et ruraux, car "tout aménagement génère un délaissé". Dans les périphéries, où les infrastructures sont très nombreuses, les "vacuoles territoriales" pullulent, notamment sur les limites et les bordures, et forment autant d'"épaisseurs biologiques". Or, "leur richesse est souvent supérieure à celle des milieux qu'elles séparent". Autrement dit, tous ces "espaces indécis" forment "un territoire de refuge à la diversité". Il faut donc les défendre avec vigueur. Mais défendre ne veut pas dire fixer ou patrimonialiser ces espaces. Il faut seulement approcher la diversité avec étonnement et, par là, "élever l'indécision à hauteur politique" (Clément, 2004 : 12-13, 15, 42, 48 et 61).

J'entends, pour ma part, le mot "politique" au sens étymologique de la *polis*, ou de la cité grecque. Il faut comprendre, ici, qu'en s'appropriant symboliquement la périphérie parisienne, dans et par le voyage, les écrivains la réintègrent, plus ou moins, dans la cité. Dans ce qui précède, ce "plus" et ce "moins" n'ont pas été quantifiés, en fait. Mais on devine qu'ils pourraient l'être, en droit. Chez Tillinac, nous pourrions ainsi parler d'une intégration voisine de zéro. En effet, j'ai noté que son *différentiel* est minimal. Nous avons affaire à un pseudo-"provincial" qui connaît d'avance les quartiers qu'il traverse et qui se délecte du pittoresque de la zone. Il fait preuve d'un défaut de décentrement : telle "dactylo", tel "clodo", telles "putes" demeurent, chez lui, très à distance.

Quant à Rolin, le *Manifeste* de Clément me paraît très éclairant. Les "délaissés" de l'écrivain sont des espaces et des hommes. En d'autres termes, l'écrivain découvre aussi des milieux. Mais les siens sont riches en sociabilités. Comme chez Clément, surtout, sa limite, sa "clôture" est une épaisseur. Dans ce récit, en effet, le binôme centre/périphérie n'est pas du tout structurant : en l'occurrence, nous n'avons donc pas affaire à "plus" ou "moins" de ville. Nous avons affaire plutôt à ce que Marc Dumont et Emmanuelle Hellier proposent d'appeler un "état de ville" ou un "état d'urbain spécifique". Pour ces géographes, il ne s'agit pas de nier que les "périphéries" sont "*sous condition urbaine*". Il s'agit de reconnaître qu'elles ressortissent "moins à un *degré* qu'[à] un *état*

d'urbanité" (Dumon, Hellier, 2010 : 15 ; ce sont les auteurs qui soulignent).

La comparaison des textes de Tillinac et de Rolin nous a bien permis d'interroger un pouvoir, une "faculté de voir", qui a été inventé par les écrivains, mais que la modernité a déplacé, a fait circuler. Aujourd'hui, nous sommes tous des touristes dans notre ville. Mais notre regard, tout "spontané" soit-il, désormais, est toujours lesté d'une *politique*, où d'une *relation d'altérité*, que la pratique du voyage, par des écrivains, permet de mettre au jour. Il y va, dans cette politique, ou dans cette *cit*é, de la part de l'autre, et la littérature nous dit le caractère non évident, c'est-à-dire toute la précarité d'un horizon commun.

Bibliographie

CHAMBOREDON, Jean-Claude, 2001, "Construction sociale des populations", in : Marcel Roncayolo (dir.), *La Ville aujourd'hui. Mutations urbaines, décentralisation et crise du citoyen*, Paris, Seuil [1985], pp. 467-501.

CITRON, Pierre, 2006, *La Poésie de Paris dans la littérature française de Rousseau à Baudelaire*, Paris, Musées [1961], tome 1.

CLEMENT, Gilles, 2004, *Manifeste du Tiers paysage*, Paris, Editions Sujet/Objet.

COLLINS, Philip, 1983, "Dickens and the City", in : William Sharpe, Leonard Wallock (eds), *Visions of the Modern City. Essays in History, Art and Literature*, New York, Columbia University, pp. 97-117.

DUMONT, Marc, HELLIER, Emmanuelle, 2010, "Périphéries, sous condition urbaine : vieux problème, nouveaux chantiers", in : Marc Dumont, Emmanuelle Hellier (dir.), *Les Nouvelles périphéries urbaines. Formes, logiques et modèles de la ville contemporaine*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, pp. 11-21.

HAMON, Philippe, 1994, "Voir la ville", in : *La ville et son paysage, Romantisme*, 83/1, pp. 5-7.

IBELINGS, Hans, 2003, *Supermodernisme. L'architecture à l'ère de la globalisation*, trad. par Vincent Brunetta, Paris, Hazan.

MATTHEY, Laurent, 2008, *Le Quotidien des systèmes territoriaux : lecture d'une pratique habitante. Généalogie et description herméneutique des modalités de l'habiter en environnement urbain*, Bern, Peter Lang.

MODIANO, Patrick, 1985, *Les Boulevards de ceinture*, Paris, Gallimard [1972].

REICHLER, Claude, 2005, "Pourquoi les pigeons voyagent. Remarques sur les fonctions du récit de voyage", in : *Versants*, 50, pp. 11-36.

ROLIN, Jean, 2004, *La Clôture*, Paris, Gallimard, [POL, 2002].

TILLINAC, Denis, 2000, *Boulevards des Maréchaux*, Paris, Le Dilettante.

Notes

1. Les premières éditions du *Tableau de Paris* de Mercier datent des années 1780.

2. Sans se faire d'illusion, et sans manquer de nous le faire savoir : "Le 21 août [...], Gérard est bourré, il élucubre. Comme je décline son offre d'un Ricard : 'Les écrivains boivent pas, grogne-t-il, ils regardent les autres boire et ils prennent des notes'" (LC 150).

3. Gilles Clément est un paysagiste qui a publié de nombreux ouvrages autour de son activité. Il enseigne à l'Ecole Nationale Supérieure du Paysage de Versailles. Durant l'année académique 2011-2012, il a occupé la "chaire de création artistique" au Collège de France.